



HAL
open science

Le miracle au Moyen Âge

Edina Bozoky

► **To cite this version:**

Edina Bozoky. Le miracle au Moyen Âge. Microscop : Un regard sur les laboratoires en Centre
Limousin Poitou-Charentes (CNRS), 2011, 62 / janvier 2011, pp.22-23. halshs-00855509

HAL Id: halshs-00855509

<https://shs.hal.science/halshs-00855509>

Submitted on 29 Aug 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Parfois même les animaux sauvages reconnaissent la sainteté des hommes. Sur une peinture de la crypte de l'église Saint-Savin, les lions (?) lèchent les pieds de Savin et de Cyrien qui leur sont jetés en pâture.



© CNRS/CESCM Poitiers

Le miracle au Moyen Âge

Les miracles sont un objet d'étude historique depuis plusieurs décennies. Au-delà de leur sens pour la foi des fidèles, les historiens explorent leur fonction sociale, voire politique et même économique.

En France, une impulsion pour les études sur le merveilleux et le miraculeux eut lieu dès les années 1970. S'en suivirent des études fondamentales ou des travaux collectifs, dans un esprit comparatiste. D'autres ouvrages et colloques sur le thème plus large de la sainteté ont jeté un éclairage nouveau sur les aspects sociétaux des miracles et de leur mise par écrit

Selon sa définition médiévale, le miracle est un fait qui n'obéit pas à la nature – ou qui suspend l'ordre de la nature –, que l'on attribue à la toute-puissance divine (Gervais de Tilbury, *Divertissements pour un empereur*, 1214-1215). Il s'agit d'un fait rare, exceptionnel, qui suscite l'admiration, et qui serait l'œuvre de Dieu. Pour les chrétiens, ce sont les miracles du Christ puis ceux des apôtres qui en constituent les exemples les plus éclatants; mais dès le IV^e siècle est attestée la croyance au

pouvoir thaumaturgique des saints vivants, puis de leurs reliques, avant tout de celles des martyrs.

Le premier recueil de miracles fut inséré dans la *Cité de Dieu* (vers 420) de saint Augustin, évêque d'Hippone. Il a ressenti le besoin de faire connaître au plus grand nombre les miracles qui se sont opérés dans l'Église de Carthage. À peu près à la même époque (vers 425) fut rédigé un important recueil de miracles de saint Étienne à Uzalis (Tunisie actuelle), où les reliques du premier martyr sont arrivées à la suite de leur invention en 415, près de Jérusalem. Désormais on assista à l'essor du genre du recueil de miracles.

Un instrument de propagande

À l'époque paléochrétienne, les miracles servaient à convertir les païens, par la démonstration du pouvoir thaumaturgique des saints chrétiens, supérieur à

celui des divinités païennes. C'est ainsi que saint Pierre aurait ressuscité un hareng mis à sécher à Rome. Il le prit et dit au peuple: « *Si vous voyez maintenant celui-ci nager comme un poisson, pourrez-vous croire en celui que je prêche?* » Jeté dans le bassin, le poisson se mit à nager. Cet événement fut suivi de la conversion du peuple (*Actes apocryphes de Pierre*, fin II^e-début III^e s.). Un épisode des *Actes apocryphes de Philippe* (2^e moitié du IV^e-1^{ère} moitié du V^e s.) est encore plus explicite. L'apôtre fut défié devant un garçon mort. La foule s'écria: « *Si un dieu est en lui, assurément il ressuscitera le mort, et nous-mêmes croirons en lui et brûlerons les temples et les idoles que voici.* »

Progressivement, les miracles opérés par les reliques l'emportaient quantitativement et qualitativement sur les miracles des saints vivants. On imaginait que, par l'action divine, l'âme excep-

tionnelle des saints empreignait leur corps d'une force (*virtus*), qui même après leur mort y restait vivante et capable d'opérer des guérisons et d'autres miracles. De cette façon, la possession des reliques constituait une sorte de réservoir de puissance surnaturelle, en attirant les pèlerins auprès des tombeaux des saints et d'autres châsses. Bien évidemment, la renommée des miracles devenait un excellent instrument de « propagande » pour les monastères et les églises. De même, pour les rois, empereurs et d'autres princes laïcs, rassembler des reliques de grande valeur dans un centre de pouvoir (Constantinople, Paris) était considéré à la fois comme un gage de protection céleste et un moyen de rehausser le prestige de leur propre pouvoir. C'est pour cette raison que, dès le V^e siècle et jusqu'à la fin du Moyen Âge, les princes laïcs ont été souvent à l'initiative des acquisitions de reliques. L'exemple le plus connu est l'obtention (rachat) par le roi Louis IX des reliques de la Passion du Christ, que l'empereur latin de Constantinople a mises en gage auprès des Vénitiens.

Si la grande majorité de miracles par les reliques concerne les guérisons et des sauvetages, ou encore la protection,

voire la victoire militaire, d'autres n'ont pour fonction que la révélation de la sainteté par des phénomènes exceptionnels. Ce sont les miracles de glorification : la lumière qui apparaît au-dessus des reliques oubliées ou cachées d'un saint ; l'odeur suave qui émane d'un saint corps, ou encore son aspect vivant, non corrompu, signe qui préfigure le corps glorieux des justes au Paradis après le Jugement dernier. Les miracles de châtement – particulièrement nombreux avant le XII^e siècle – mettaient en scène des punitions (maladies, mort) qui frappaient ceux qui ne s'y conformaient pas, et ceux qui ne croyaient pas aux miracles. Ils devaient inspirer le respect de l'Église, de ses desservants et de ses biens.

Un reflet de la vie quotidienne

Pour l'historien, les recueils de miracles représentent une mine de renseignements sur des aspects très divers de la vie au Moyen Âge. Ils abondent en détails sur la vie quotidienne, les maladies, les pratiques religieuses, les relations sociales et familiales. Il est essentiel de les étudier dans leur contexte de production : l'écriture des récits de miracles reflète des stratégies « politiques » d'un monastère, d'une



© Brouard CNRS/CESCM Poitiers

Ce bas-relief représente l'invention miraculeuse du tombeau oublié du martyr Aventin (+ vers 800), grâce à un taureau qui cessa de paître et gratta autour de la pierre tombale. Eglise Saint-Aventin (Haute-Garonne), mur extérieur de la nef.

église, pour relancer un culte qui s'étiolait, pour rivaliser avec un monastère concurrent, pour légitimer la sainteté d'une personne, voire pour authentifier une « invention » (découverte) de reliques. En tant que genre littéraire, le récit de miracle véhicule des clichés, des scénarios stéréotypés dont l'étude rend possible d'identifier la transmission des traditions, voire les échanges culturels entre établissement religieux. Pour le concept de sacré, le miracle représente également un terrain d'observation exceptionnel. On croyait que le pouvoir surnaturel des reliques se manifestait avec plus d'intensité à certains moments, en particulier lors de leurs translations (transports d'un lieu à l'autre, ou tout simplement changement de leur réceptacle, châsse), et aussi lors de leurs ostensions (expositions à la vue des fidèles, souvent selon un cycle septennal à la fin du Moyen Âge).

L'attente du miracle ne se cristallisait pas uniquement autour du culte des saints et des reliques. Pour la protection d'eux-mêmes et de leurs biens ainsi que pour la guérison de certains maux, les hommes et femmes médiévaux recouraient aussi à des formules verbales (« charmes ») ou à des objets-amulettes, dont l'usage est resté en vigueur parfois jusqu'à nos jours. ■

Contact :

Edina BOZOKY

edina.bozoky@univ-poitiers.fr

Centre d'Etudes Supérieures

de Civilisation Médiévale - Poitiers



© Courbières-Durand CNRS/CESCM Poitiers

Selon une légende tardive, saint Eloi aurait coupé le pied d'un cheval rétif pour le forger, puis l'a remis en place. Eglise de Plaincourault (Mérigny), peinture murale.